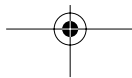
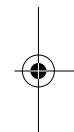




# JARDIN D'HIVER

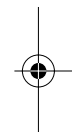




## DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Hôtel de Lausanne,*  
Prix du premier roman 2008.

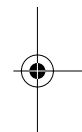




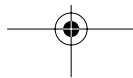
THIERRY DANCOURT

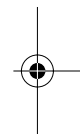
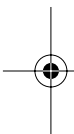
# JARDIN D'HIVER

Roman



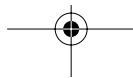
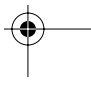
LA TABLE RONDE  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>





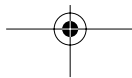
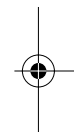
[www.editionslatable ronde.fr](http://www.editionslatable ronde.fr)

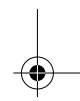
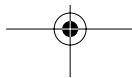
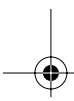
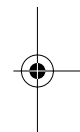
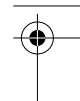
© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2010.  
ISBN 978-2-7103-6733-8.





*À mes parents,  
à Nathalie et Siegfried.*





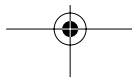
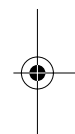


## I

Il pleut sur le square Kennedy. Une pluie tiède, qui tombe obliquement. Les parterres engazonnés, les allées au tracé sinueux, les bouquets d'arbustes, le bassin avec son jet d'eau, la guérite du gardien : ce décor m'est familier. Je viens ici très souvent, je retrouve M. André Smeyers, Mme Raymonde Desnoyers, M. Lucien Rochais, des gens que je connais et qui sont tous à la retraite, pratiquement.

Les bancs du square Kennedy sont à traverses rouges et blanches – des traverses en matière plastique, sans doute prévues pour résister à l'humidité, l'air salé. Je suis assis sur l'un de ces bancs, j'observe, j'attends, je regarde la partie arrière du palais des congrès. De l'autre côté c'est la « façade de Foncillon », large avenue divisée par un terre-plein, et puis c'est l'océan.

L'océan est gris clair, il se confond avec le ciel dans un même aplat que trouble à peine le trait hésitant de la ligne d'horizon. L'océan, le square Ken-

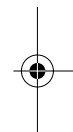




nedy, l'imposant immeuble qui à un moment forme un pont au-dessus de la rue Pierre-Jônain : oui, ce cadre m'est familier, mais pas le banc sur lequel j'ai pris place, nouveau pour moi.

Personne, dans ce jardin rayé par la pluie. L'eau coule sur mon front, mes joues. J'allume une cigarette blonde, dois m'y reprendre à trois fois ; je pourrais m'abriter sous le parapluie de femme que m'a prêté M. Smeyers, mais il reste là, sur le banc, je ne l'ouvre pas.

C'est la fin de l'hiver, et je l'aurai passé ici. Elle aimait cet endroit, j'en suis sûr.



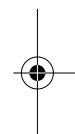


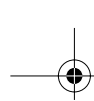


## II

L'autocar s'est arrêté devant la gare routière. C'était une bâtisse de forme arrondie, pour partie vitrée, qui se prolongeait par une galerie montée sur de fins poteaux. Le soir tombait, la ville flottait dans une sorte de halo qui estompait les contours, mettait tout sur le même plan.

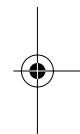
J'avais gardé mes affaires avec moi, dans le car. Ma valise était sur le porte-bagages, au-dessus, ma machine à écrire et mon magnétophone sur le siège voisin, emballés dans des sacs plastique que j'avais pris la précaution de doubler. Je m'étais assis juste derrière le chauffeur, sur sa droite, de façon à pouvoir profiter du paysage qui s'encadrait dans le pare-brise, et, après que fut descendu un jeune couple, je m'étais retrouvé seul avec lui. Tout en fumant, il fredonnait la chanson que diffusait l'autoradio ; lorsqu'il manœuvrait son large volant, il semblait porter tout son poids devant lui, et on avait alors l'impression qu'il se battait avec son car.





J'avais fini par m'assoupir, bercé par la radio et le ronflement du gros moteur. À mon réveil, les plafonniers répandaient dans l'habitacle une clarté jaune dont l'intensité, très faible, paraissait varier légèrement en fonction de notre vitesse. J'avais aperçu, là-bas, se profilant dans la brume, la silhouette de l'église Notre-Dame, insecte au repos se dressant parmi les immeubles, papillon, cigale. Lui, il chantait toujours, à tue-tête maintenant.

— Je vous ai réveillé, peut-être ? m'avait-il dit en se tournant. Excusez-moi, mais je ne peux pas m'empêcher de chanter, quand je suis dans mon car. Vous savez, nous ne faisons pas un métier très drôle, nous, les chauffeurs. Seuls avec la machine, la plupart du temps... Souvent le soir... Seuls ou avec des gens pas forcément causants... On a de brusques chutes de moral... Alors conduire en chansons...



Un peu désorienté, ma valise et mes sacs plastique à mes pieds, je suis resté un moment sous la galerie de la gare routière, à regarder les quelques voitures qui suivaient le cours de l'Europe mollement, comme ralenties par la brume. Ce cours de l'Europe était certainement « le grand boulevard » dont m'avait parlé le chauffeur et qui selon ses indications « devait me conduire facilement dans le centre ». Mon regard s'est posé sur le flanc du véhicule où il était écrit dans une typographie italique, et grasse : « AUTOCARS TABARD ». À l'intérieur, toujours assis à sa place, il laissait le moteur tourner ; je l'observais, à travers la buée qui recouvrait les vitres : il avait allumé une autre cigarette, consultait régulièrement



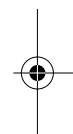


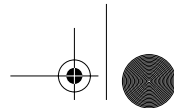
sa montre. Sans doute, l'heure venue, allait-il repartir, faire le trajet dans l'autre sens. Puis il reviendrait ici. Et ainsi de suite, inlassablement, en chansons.

Le cours de l'Europe aboutissait à un rond-point que dominait un bâtiment aux volumes cubiques, marqué d'une bande de vitrage et précédé d'une galerie rappelant celle de la gare routière. Sous l'horloge, intégrée à la façade, et arrêtée à trois heures, on pouvait lire : « POSTE - TÉLÉGRAPHE - TÉLÉPHONE ». J'ai emprunté la rue qui partait sur la droite et dont les commerces étaient déjà fermés.

La brume se faisait encore plus dense, ici, dans le centre-ville. La lumière des lampadaires, non seulement ne suffisait pas à la dissiper, mais accentuait encore l'impression de halo. Les limites des immeubles étaient floues, ils débordaient les uns sur les autres ; les rares personnes que je croisais sur le trottoir émergeaient au dernier moment, et, bien que passant à quelques mètres, semblaient à une distance considérable. Comme me l'avait indiqué le chauffeur, je suis finalement parvenu à une esplanade où s'élançait le profil si particulier de l'église Notre-Dame. À mesure que je m'en approchais, le papillon qui m'était apparu tout à l'heure depuis l'autocar Tabard se muait en gigantesque criquet de soixante mètres de haut, en béton brut.

« Rue de Foncillon », disait la plaque fixée de l'autre côté de l'esplanade. Là-bas, j'ai distingué une enseigne de néon bleue qui, elle, parvenait à percer le voile laiteux anesthésiant le quartier. Le mot « HÔTEL » était composé en caractères filiformes, agencés à la verticale. Je me suis engagé dans cette rue





bordée de petits immeubles blancs, et qui montait un peu. Je suis passé devant la bibliothèque municipale.

— Une chambre ? La chambre, vous voulez dire...  
Je n'en ai qu'une, monsieur. Vous avez d'ailleurs de la chance de ne pas trouver porte close, je ne devrais pas être là, logiquement. J'arrête l'activité.

— C'est l'employé des autocars Tabard qui m'a recommandé votre établissement.

— Claude ?

— Oui, peut-être. Claude.

— Et Claude ne vous a pas dit que je fais aussi restaurant, tant qu'il y était ? Hôtel-restaurant, pourquoi pas...

Le ton de sa voix se radoucit :

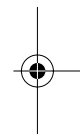
— En l'occurrence vous tombez bien, la chambre devrait être occupée, en principe, mais il se trouve que la personne a différé son arrivée de quelques jours, elle ne sera là que la semaine prochaine. Vous avez de la chance, vous, beaucoup de chance... D'autant que trouver un hôtel ouvert, ici, en plein hiver, cela tient du miracle.

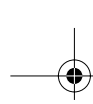
Il me fit entrer :

— À part cette personne, je ne prends plus aucun client. Fini, terminé, je rends mon tablier. J'aurai fait ma dernière saison cette année.

Je lui ai demandé pour quelle raison, dans ce cas, il branchait son enseigne.

— Oh, l'habitude, sûrement... Dès que la lumière décline, j'allume. C'est comme un repère dans la rue, pour les gens du quartier. Un repère, une espèce de veilleuse dans la nuit... Mais vous avez raison, cette





enseigne attire. La preuve : vous. Le mieux serait que j'éteigne... définitivement... à dire vrai j'ai du mal à m'y résoudre... Combien de temps comptez-vous rester à l'hôtel ?

— Je ne suis pas encore fixé. Trois jours, peut-être quatre.

— Elle peut même clignoter.

Son visage avait une expression malicieuse, presque enfantine.

— Pardon ?

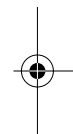
— L'enseigne. Je peux la faire clignoter, si je veux.

Il me montrait, au mur, un interrupteur à différentes positions :

— Je n'ai qu'à tourner le bouton sur la gauche...

Bon, suivez-moi, je vais vous donner la clé de votre chambre. De la chambre, plutôt...

Il a réprimé un petit rire.



La réception se trouvait à l'étage, on y accédait par un escalier sans contremarches et dont la rampe était constituée de fils métalliques entrecroisés. Il avait pris la valise, moi les sacs plastique.

Là-haut, il s'est assis à un bureau dont il a ouvert successivement les trois tiroirs, qu'il refermait chaque fois bruyamment :

— Ah, où ai-je pu fourrer cette clé... Et dire qu'il n'y en a qu'une, qu'est-ce que ce serait si j'avais à gérer un palace...

J'ai remarqué, punaisé au mur derrière lui, un plan de la ville. La pastille rouge indiquait probablement l'emplacement de l'hôtel, l'hôtel Océanic.

